

L'art et la vie, des produits marketing?

Création en français de *La Forme des choses* de Neil LaBute

Dans l'excellent, mise en forme et en fond d'Adrian Brine.

NOUS SOMMES dans un musée où se côtoie un monochrome et un Zeus en pied, avec feuille de vigne. Le dieu était nu avant qu'un comité de puritains dissimule son humanité.

Le monochrome, lui, étale son rouge pétaradant. Deux représentations du monde s'opposent: Zeus a les proportions parfaites, il incarne l'harmonie à échelle d'homme et est l'œuvre d'un anonyme de l'Antiquité. La peinture renvoie le spectateur à lui-même, qui perplexe se penche pour lire la signature... Assis dans un coin, un étudiant en littérature fait le gardien pour payer son cursus, au centre une étudiante en arts plastiques occupe le terrain, une bombe de peinture à la main, prête à taguer la sculpture grecque. La pièce de théâtre est plantée qui oscille entre ces deux conceptions de l'art: l'un fait allégeance à la beauté, admire, respecte, apprend, l'autre pose sa patte partout où elle passe, brandissant sa vérité comme un acte créatif. Aucune revendication dans le geste qu'elle se propose de faire, Evelyn (Valérie Marchant) veut «produire un effet».

La pièce de Neil LaBute, jeune auteur américain proche d'un David Mamet, est tout bonnement étonnante. Il interroge la

société certes, mais sur le ton léger des échanges anodins entre copains. Au point qu'entre les nombreux tics de langage qui meublent chaque phrase de dérivatifs, on a l'impression d'assister à un épisode de *Friends*, à ces joutes oratoires juvéniles sur rien qui tournent autour de la vie sans jamais l'affronter. C'est frais et sans conséquence, vaguement ennuyeux. Que l'on croit, car le final, «stupéfiant», nous prend tous à revers. Jusque-là, nous avons assisté à une idylle entre le plouc gardien de musée et la jeune artiste.

Sensible à son charme caché malgré sa dégaine ringarde, elle a transformé la grenouille en prince charmant, et fait entrevoir la réalité et ses plaisirs. Pas tout à fait car la réalité, elle ne la perçoit qu'à travers sa représentation, filmant leurs ébats pour les regarder ensuite, comme s'ils n'acquerraient de sens, de légitimité, que transfigurés par l'image.

Lui en revanche savoure chaque minute vécue à fond et va de découverte en découverte. Entre citations d'Oscar Wilde — il en a prévu pour toutes les circonstances — et références cinématographiques, la conversation roule sur l'être et le paraître, le choix ou non de sa vie, la manipulation, l'abus de pouvoir, le couple, le rôle de l'art, le terrorisme intellectuel. Ce pourrait être assez vaseux s'il n'y avait quatre comédiens prodigieux, Yannick Renier, Valérie Marchant, Michéline Goethals et un nouveau venu sur nos scènes, Bruno Mullenaerts. Ils sont dirigés avec cette intelligence de l'humain

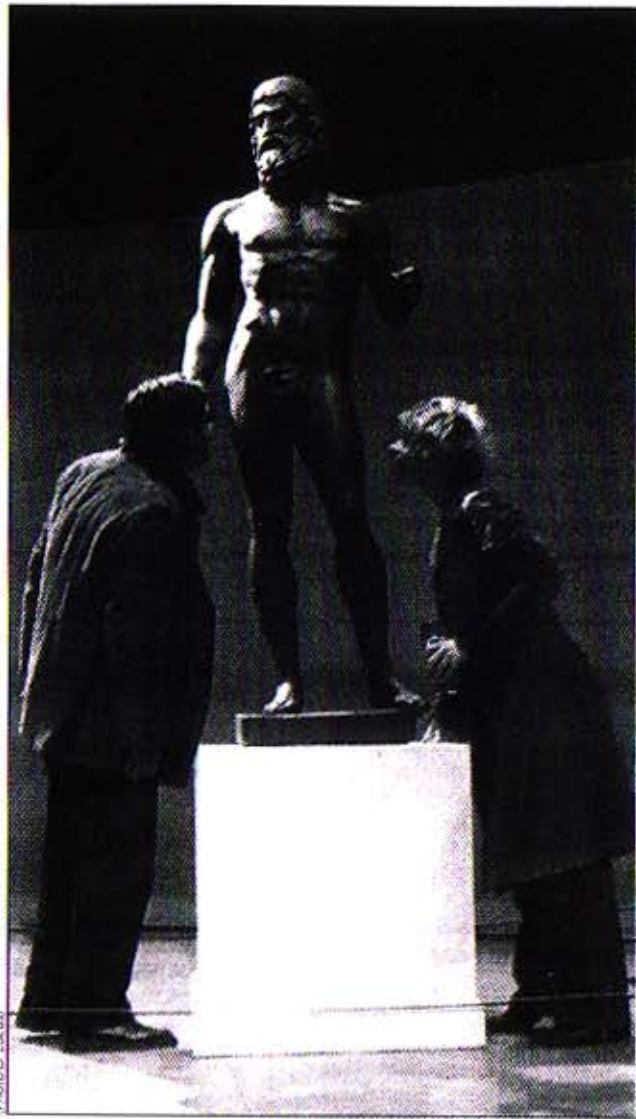
par ce grand metteur en scène qu'est Adrian Brine. Avec lui, la moindre hésitation, la plus petite inflexion, la répétition, les plus anodins «oh, ah, tu crois?» sont signifiants (pour jacter bien), font corps avec le personnage, le révèlent au fur et à mesure, à son insu et au nôtre. C'est de la haute interprétation, de la musique pour mélomanes.

CECI N'EST PAS DE L'ART

Evelyn est donc certaine de faire partie de l'élite culturelle, Valérie Marchant lui donne l'autorité cassante d'une adepte du concept. Elle assène des vérités et trouve en Adam, le gardien de musée, un élève parfait. Yannick Renier nous le joue merveilleusement candide, dépossédé de lui-même par la grâce de l'amour, béat d'admiration pour cette donzelle qui lui passe sur le corps au rouleau compresseur pour en faire un Adonis. Le couple que forme Jenny et Philip — Michéline Goethals, si fine, toute en intériorité, et Bruno Mullenaerts, excellent en type brut de décoffrage sapé chic — est à l'image d'une autre jeunesse, vieille avant que d'avoir existé, repliée sur la sphère privée, déjà divorcée avant même que de s'être mariée, conforme en tout point, jusqu'à la montre et la bague de fiançailles, à l'idée de réussite. Ils sont beaux mais vides. La scénographie de Marcos Vinals Bassols exprime parfaitement ces diktats de la séduction passe-partout. Huit lieux différents se succèdent et pourtant tous ont cet aspect neuf, lisse, propre, interchangeable, sans âme ni passé.

Impossible, sans vous priver du meilleur, de vous dire le fin mot de la pièce qui a cette qualité désarçonnante de ne pas tomber dans les pièges qu'elle dénonce. Elle n'assène rien mais, sur le mode de la mise en situation très reality show, porte un vrai débat de société sur le rôle de l'art derrière lequel se profile son corollaire: cette obligation dans tous les domaines d'être «créatif», de «produire un effet», efficace, de vendre une idée. Cette fausse audace annihilant évidemment toute véritable subversion, parce qu'elle est aussitôt digérée, mise à la mode, à la norme. Dès lors, la vraie subversion, susurrent certains (Luc Ferry, Michel del Castillo, Castoriadis...), serait de retourner aux valeurs anciennes... Si elle avait de la culture, Evelyn verrait qu'elle fait du neuf avec du vieux. Mais les Pygmalion qui l'ont précédée voulaient, avec amour, améliorer l'humain en se mettant à l'épreuve, ébranler leurs certitudes et leurs limites alors qu'Evelyn n'est que calcul égoïste, cynisme, elle se sert de l'art pour l'asservir à la seule justification de soi. L'art doit-il représenter la vie telle qu'elle est avec ses imperfections ou la modeler à son image? Faut-il être créateur, révélateur, témoin de vérités multiples, ou concepteur? L'art doit-il être l'expression d'un individu unique ou de quelque chose qui nous dépasse, nous transcende? Voilà de quoi alimenter vos longues soirées d'été. ■

Sophie Creuz



Yannick Renier et Valérie Marchant incarnent deux conceptions de la vie, de l'amour, de l'art avec une justesse époustouflante.

► Au Rideau de Bruxelles jusqu'au 19 mai à 20h15. Réservations: 027507 83 61.